

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 51 (1913)  
**Heft:** 19

**Artikel:** Aïe !  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209564>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

On ne se croit plus aussi indispensable à toutes choses : à la marche du monde et à celle du progrès, s'étant convaincu que l'un et l'autre accomplissent leur destin sans le secours de l'humanité, toujours à la remorque, et ayant vu maintes fois que tous les hommes se remplacent et que pour un de perdu, dix de retrouvés.

On s'attache de plus en plus à des satisfactions moins brillantes mais plus certaines, plus constantes, et l'on s'étonne, avec regret, de les avoir si longtemps dédaignées. On proclame bien haut, avec de grands gestes, que l'on ne regrette rien des errements, des écarts, des prodigalités de ses jeunes ans ; et, avec non moins de véhémence, on les condamne chez ceux qui nous ont succédé dans l'arène de la jeunesse.

Et tout cela nous prouve chaque jour, de façon irréfutable, que l'on n'a plus vingt ans.

Récriminer, se rebiffer contre l'âge, devenir grincheux est tout d'abord inutile — cela devrait suffire à tous en préserver — c'est de plus profondément ridicule. Se résigner philosophiquement est plus sage, plus noble, plus élégant. Vieillir n'est pas déchoir, pour qui sait accepter un sort inévitable. Il y a un art de vieillir ; il y a de la poésie et des sourires dans la vieillesse. Pour être moins vives qu'au jeune temps, les impressions n'en ont que plus de charme, un charme plus pénétrant. On comprend mieux, surtout plus juste. On est moins exposé à de pénibles reculades. On prend moins de vessies pour des lanternes. On assiste plus ou moins à la vie comme à un spectacle tragi-comique ; si comique même, parfois, qu'on se croirait à Guignol.

Et puis cette résignation, cette indulgence, que l'on n'apprend qu'avec l'expérience donnent à la vie une régularité, une sérénité qui, certes, ont bien leurs attraits. On se sent moins entreprenant, moins téméraire qu'à vingt ans, mais plus sûr. On se sent plus libre aussi ; non point de cette liberté fougueuse, frondeuse, de la jeunesse qui n'a pas trop de l'espace et de l'avenir pour carrière et qui, souvent, s'épuise en vaines présomptions ; mais d'une liberté calme, réfléchie, qui tient à l'habitude que l'on a prise de donner moins d'importance aux hommes et aux choses, dont on s'affranchit ainsi peu à peu. On ne rêve plus d'un empire immense, dont on ne peut embrasser les limites ; on voit, au contraire, se resserrer toujours plus son domaine, mais on le sent mieux à soi et il nous suffit. Un poète l'a dit :

Tout plaisir que la main n'atteint pas, n'est qu'un [rêve !]

Mais pour avoir cette vieillesse sereine, souriante, gaie, il faut le premier des biens, la santé. Or si nous ne l'avons pas, c'est souvent notre faute. Nous faisons tout pour la compromettre, et presque toujours sans aucune raison acceptable ni compensation.

Souvent, aussi, les maux de la vieillesse ne sont qu'une cruelle expiation de la fidélité excessive que l'on montra jadis pour ce dicton trompeur : « Il faut que jeunesse se passe », sous prétexte que « Jeunesse n'a qu'un temps ! »

Vouloir, pour rester jeune, nier la vieillesse, est une chimère. Savoir vieillir, pour rester « jeune », tout est là ! La vieillesse, joyeusement acceptée, a du bon. J. M.

**En chemin de fer.** — En chemin de fer il y a ordinairement trois classes : la première, la seconde et la troisième.

En première classe il y a des tapis, des coussins recouverts de belle étoffe et de jolies housses au crochet pour se frotter la tête. Les wagons de première classe sont plus rapides que les autres, car on les accroche en avant du train.

En seconde classe, il n'y a pas de housses. Les coussins sont de gros drap sombre ; un sévère linoléum remplace les tapis.

En troisième classe, il n'y a plus ni housses ni tapis, ni linoléum et les coussins sont en bois.

La troisième classe est horriblement chère, la seconde classe est beaucoup plus chère encore ; quant à la première classe elle est généralement gratuite, car seuls les gens pourvus de permis s'y aventurent.

### LE SILENCE EST D'OR

Il vaut mieux ne rien dire que de dire des riens. » Cet adage ne devait pas être inconnu de trois de nos concitoyens de la Suisse allemande qui, attablés dans un café d'Aigle, vidèrent trois bouteilles de vin des Mousquetaires, 1911, sans que de leurs lèvres tombassent d'autres paroles que celles-ci :

*Dr Wiisch gut* (le vin est bon), fit l'un des confédérés en tâtant de la première bouteille ;

*Und billig* (et pas cher), ajouta un autre, à la deuxième ;

*Und gesund* (et salubre), conclut le troisième, lorsque, la dernière bouteille étant à sec, ils quittèrent le café.

Nos campagnards vaudois ne sont souvent pas plus loquaces quand, après une longue journée de travail, ils se réconfortent à l'aube avant de goûter les douceurs d'un sommeil bien mérité. On nous raconte que deux d'entre eux, assis l'un en face de l'autre à la pinte de la Clé-aux-Moines, sur la route de Savigny, n'échangèrent pas un traitre mot en faisant honneur chacun à un « demi » de petit blanc. Ce n'est qu'en regagnant leurs pénates qu'ils desserrèrent les dents :

— Mè su bin, dit l'un.

Et l'autre :

— Et mè assebin.

Là-dessus ils se quittèrent.

V. F.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE contient les articles suivants :

Choses de chez nous. A propos de Juste Olivier, par Philippe Godet. — L'Enfant d'adoption. Nouvelle, par Emilie Gautier. — La vérité sur la mort de Charles XII de Suède, par F. Schulthess. — Les avatars de *Fidélité*, par Anna-Déborah d'Alshheim. — Les idées politiques de Dostoïevski, par Maurice Muret. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Quatrième partie.) — Chroniques parisiennes, italienne, américaine, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :  
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

### Les vieilles chansons.

#### Le bon modèle.

Vive Henri quatre ; il buvait bien.  
Buvons aussi, chers camarades ;  
Efforçons-nous, par nos rasades,  
De surpasser ce bon chrétien ;  
Et ne nous laissons pas abattre,  
Quand nous n'aurions pas réussi,  
Si nous ne buvons comme Henri,  
Nous boirons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! Il battait fort,  
Quand il avait sujet de battre.  
Battons comme ce diable à quatre :  
Car, qui bat bien n'a jamais tort,  
Mais si, mieux que nous, il sut battre,  
N'en ayons le moindre souci :  
Si nous ne battons comme Henri,  
Nous battons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! en vert galant,  
Il fêta la brune et la blonde ;  
Et nous, à la barbe du monde,  
Nous nous vantons d'en faire autant.  
Si vous y trouvez à rabattre,  
Mesdames, vous verrez aussi  
Que si nous n'aimons comme Henri,  
Nous aimons au moins comme quatre.

(Communiqué par *Pierre d'Antan*.)

**Piètre dictionnaire.** — Quoi ! on donne ça pour un dictionnaire complet !... Voilà une heure que je cherche le mot « colidor », sans pouvoir le trouver.

**Aïe !** — Croirait-on que les Cent-Kilos sont frères d'Apollon et de Diane. Cette illustre communauté d'origine n'est cependant pas douteuse, si l'on considère que le quintal est fils de la tonne.

### VAUDOIS DU FIN BOUT

QUAND on est Vaudois, on l'est bien, et pour longtemps. Nous dirions même pour toujours, si nous étions sûr de l'avenir. Victor Hugo l'a dit : « l'avenir n'est à personne ! »

Quand on est Vaudois, on l'est bien, fût-on emprisonné dans une enclave ou confiné à l'extrême frontière de ce petit coin de pays qui nous est particulièrement cher.

Mais, tout bon Vaudois que nous sommes, cela ne nous empêche pas d'être bons Suisses. Ah ! non, par exemple. Nous ne voudrions pas être Vaudois sans être Suisses... et vice versa. Ce sont, du reste, deux choses qui s'accordent fort bien.

Et, pour preuve de la vitalité de l'esprit vaudois jusqu'aux confins extrêmes du pays, écoutez ce que dit un correspondant de la *Feuille d'Avis de Coppet*. Nous abrégeons un peu.

\*\*\*

Nous, de Coppet, sommes de fort braves gens, bien Vaudois et désireux de le rester, bien que nous soyons placés sur une langue de terre, entre le lac et la frontière française. Vaudois nous sommes, bien que notre vignoble ne soit qu'un avant-goût de la Côte.

Nous sommes une ville. Nous sommes la première ville vaudoise, c'est-à-dire la première ville que le voyageur, venant de Genève, rencontre sur territoire vaudois.

Notre localité porte le cachet du vieux et du pittoresque, que d'aucuns voudraient nous ôter pour nous accommoder au goût moderne. Nous avons de vieilles rues, des arcades comme Berne, un port et de tout temps les voyageurs ont aimé à s'arrêter chez nous. Jadis, dans les temps reculés, notre vieux couvent, toujours visible avec ses murailles massives, a été un lieu de relais et d'hospitalité, avec sa vieille église au profil familial.

Notre ville est célèbre. Vous pouvez en prononcer le nom sous toutes les latitudes et sous tous les climats, vous ne risquez pas d'entendre ces mots cinglants : « Connais pas ! » Nous sommes connus partout et ce qui fait notre célébrité, ce ne sont pas uniquement nos mérites, bien qu'ils soient grands, c'est notre Château.

Car nous avons toujours eu un Château. Ce fut d'abord l'antique manoir féodal, bâti par Pierre de Savoie, cette forteresse qui n'était pas toujours commode, mais qui avait de bons murs et qui nous gardait bien. Mais les Bernois, à leur retour de Genève, en 1536, y mirent le feu et le ravagèrent.

On le releva, on en fit le beau château actuel lourd et massif, nous en convenons, mais donc nous sommes fiers, avec son grand parc, ses arbres géants et ses croisées trop habituellement closes.

C'est là qu'ont vécu, après les hauts et fiers Dohna, ces braves et bonnes gens qui furent M. et Mme Necker. L'ancien ministre de Louis XVI, après avoir été secouru par tant d'orages, après avoir éprouvé l'instabilité décevante des choses humaines, est venu y terminer une existence aussi bienfaisante qu'utile.

Le père fut un philosophe et un sage, la mère, une femme de cœur et de haut esprit, née Vaudoise (Mlle Suzanne Curchod, fille du pasteur de Crassier) ; la fille, Mme de Staël, fut le génie féminin, l'astre qui éclipsa tout.